

sans réponse : les nouveaux citadins adoptaient-ils des attitudes différentes de celles de leurs parents restés ruraux ? Les étrangers parvenaient-ils à se faire admettre dans les vieilles corporations de métiers ? Si oui, comment avaient-ils acquis argent et expérience ? Depuis combien de temps les ménages néo-citadins étaient-ils installés dans la ville ? Peut-on distinguer des comportements différenciels selon que le mari ou la femme étaient natifs ou étrangers ? Bardet explicite la nécessité d'un vaste programme généalogique. Ce n'est d'ailleurs qu'une des voies de recherches renouvelées proposées par cette étude de Rouen à laquelle désormais l'on se référera absolument.

André SANFAÇON
Université Laval

* * *

ALAIN COLLOMP — *La Maison du père. Famille et village en Haute-Provence aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, Presses Universitaires de France, 1983, 342 p. (Collection « Les chemins de l'Histoire »).

Le livre d'Alain Collomp, cet « amateur éclairé » comme le désigne Emmanuel Le Roy Ladurie dans la préface qu'il donne à l'ouvrage, pourrait bien faire date dans l'histoire sociale des campagnes françaises sous l'Ancien Régime. Par sa méthode et son approche, par les résultats de ses analyses de la famille et du pouvoir au village, Alain Collomp, cet « honnête homme » (Le Roy Ladurie) de province, médecin de surcroît, dans la plus authentique tradition de l'érudition dite locale, nous offre d'emblée un ouvrage de première qualité. Les habitués de l'École des Hautes Études et de la revue des *Annales* n'en seront d'ailleurs pas surpris puisque l'auteur fréquente ces cercles depuis plus de dix ans avec assiduité et il nous montre qu'au-delà de bien des modes il sait écrire l'histoire avec une maîtrise et une simplicité qui évoquent l'art des grands fondateurs de ces lieux.

D'emblée, le livre de Collomp se place sous le signe de la sobriété. Sobriété de la présentation, qui confine au dépouillement et marque une rupture délibérée avec l'appareil érudit que le positivisme nous a légué : notes infra-paginales réduites à leur plus simple expression (moins d'une par page en moyenne), « index bibliographique » plus que sommaire (35 auteurs cités), et surtout absence totale des graphiques et tableaux statistiques que l'on eût été en droit d'attendre dans une étude fondée sur le dépouillement intégral des registres notariaux du village de Saint-André-les-Alpes en Haute-Provence (environ 70 registres), et de nombreux dossiers judiciaires, seigneuriaux et ecclésiastiques relatifs à cette localité. Seuls quelques cartes et de nombreux tableaux généalogiques rompent le fil du texte. Ce choix de l'auteur, à vrai dire, ne gêne pas. Son livre est d'abord un récit, savamment construit, selon une tradition narrative de plus en plus rare chez les historiens, dans lequel l'auteur guide le lecteur à travers ses analyses et ses interprétations, sans se sentir obligé de lui proposer en guise de pièces justificatives la quasi-totalité de ses matériaux. Derrière ces choix formels, l'essentiel est que l'auteur doit maîtriser parfaitement le contenu de ses fichiers. Dans le cas qui nous intéresse ici, aucun doute là-dessus. Et le récit a tout à y gagner.

Dans son analyse de la famille et du village, Collomp se veut un disciple de Pierre Bourdieu (et de Michel de Certeau) à qui il emprunte la notion de stratégies. Stratégies d'établissement, de mariage, de pouvoir, toutes ont pour but et pour effet la reproduction et la régulation de la vie sociale. Ces stratégies sont consciemment élaborées, connues et apparemment comprises par tous, du riche marchand chef de famille à la fille du milieu modeste placée comme servante à la ville (p. 232). Pour en comprendre les objectifs et la formulation (il s'agit évidemment de pratiques) il faut partir de la notion omniprésente de maison (*domus, ostal*) à laquelle des études récentes sur la France méridionale nous ont habitués. Cette maison est d'abord un lieu physique d'habitation, un « feu », dont l'auteur

démontre habilement la structure interne : c'est un lieu modulaire, susceptible d'être agrandi ou au contraire subdivisé selon la croissance ou la ramification des familles qui les habitent. Ici apparaît dans toute sa lumière le lien inextricable entre la maison-habitat et la maison-famille c'est-à-dire la « maisonnée ». La maison est l'image même de la famille : pas de famille sans maison, car la maison entendue au sens large de patrimoine (incluant terres et troupeaux) est seule source de richesse et d'honorabilité. Mais la création des richesses et la construction des maisons n'obéissent pas aux mêmes rythmes que la croissance et la multiplication des familles, d'où le besoin permanent d'un ajustement, d'une régulation qui se fait par différentes stratégies.

Au coeur de ces stratégies, une figure domine seule de toute sa hauteur : celle du père de famille, ou du grand-père s'il est encore vivant et lucide : celui qui a fait souche, celui qui détient l'autorité (nous sommes en pays de droit fortement romanisé). Grâce à cette autorité à peu près sans partage, le père est en mesure de guider les destinées de la famille en cherchant à réaliser cette quadrature du cercle qui consiste à établir le plus grand nombre possible d'enfants, sans toutefois amoindrir sensiblement le patrimoine de la *domus*. Mariages simples, mariages croisés remarquables (par exemple le mariage d'un frère et d'une soeur avec la soeur et le frère d'une autre famille, dans lequel, grâce au mécanisme de la « compensation », les dots ne sont jamais payées), mais aussi célibat plus ou moins contraint, apprentissage d'un métier, émigration.

Mais la notion de stratégie ainsi comprise, conjuguée à l'importance fondamentale de la maison dans ce milieu villageois, invite l'auteur à sortir assez loin du champ proprement familial et matrimonial, pour montrer que c'est l'ensemble de la vie sociale que l'on peut analyser à travers ce prisme. La délinquance et la criminalité ? Ce sont d'abord des « affaires de famille » susceptibles d'éclater lorsqu'un mari entre en gendre dans la maison de son beau-père, lorsqu'à la mort du père plusieurs frères convoitent la maison familiale ou lorsque l'adultère d'un conjoint compromet l'honneur familial. L'économie ? Les conditions d'exercice des métiers, les règles relatives à la possession de troupeaux, par exemple, montrent encore en filigrane des gestes et des attitudes visant à perpétuer et à consolider la cellule familiale.

Pourtant, si riche soit-elle, l'approche de l'auteur ne répond pas à toutes les questions. Et en particulier, l'histoire économique plus traditionnelle fait parfois figure de parent pauvre, dans la mesure où toute la vie économique est vue à travers le problème de la reproduction sociale. Des phrases comme « Les droits d'usage et la propriété des terres sont répartis inégalement entre les *domus* qui forment la communauté villageoise. » (p. 112) laissent parfois le lecteur sur son appétit : quelles sont les caractéristiques et l'ampleur de cette inégalité ? De même, quelle est l'ampleur et l'importance réelle des échanges à l'intérieur du village ou avec l'extérieur ? L'introduction à ce propos de la notion de don et de contre-don (p. 253) appellerait quelques précisions. Le risque inhérent à cette approche globale par la notion de stratégie est peut-être de privilégier l'analyse des conduites individuelles ou des pratiques sociales, au détriment de certains paramètres économiques dont on ne peut sous-estimer l'importance. La notion de fluctuation ou de conjoncture voire plus généralement de mouvement, est à peu près totalement absente de ce livre. Sauf erreur, la première mention d'une évolution (il s'agit d'un chiffre démographique) se trouve à la page 222.

L'histoire de Saint-André-les-Alpes aux xvii^e et xviii^e siècles que nous livre Alain Collomp est passionnante mais c'est une histoire immobile. On en oublierait que cette période se termine dans les doléances générales et la Révolution. Une telle lacune ne doit pas faire oublier cependant l'apport fondamental de cet ouvrage sur le plan de l'analyse des pratiques familiales et de la vie communautaire sous l'Ancien Régime.

Michel HÉBERT
Université du Québec à Montréal